

Méryl Pinke
Ecrivaine



Synergies Sud-Est européen n° 2 - 2009
pp. 237-258

Résumé : *De Colette, le public moderne n'a guère retenu que la légende parisienne, les amours et les scandales. C'est à la découverte de l'autre Colette, la Colette sauvage, secrète et paysanne, amoureuse des animaux et de la nature, que convie cette étude. De La Paix chez les bêtes (1916) à Belles saisons (1945) en passant par La Naissance du jour (1928) et Sido (1929), celle qui fut l'un des plus grands écrivains du XXe siècle donne à voir sa force et sa fragilité, mais aussi ses convictions militantes, qui font d'elle une précurseuse de l'égalité animale et de l'écologie.*

Mots-clefs : *Enfance - Féminisme - Animal - Libération animale - Véganisme - Nature - Ecologie - Sauvagerie - Solitude - Transcendantalisme - Amour - Mal - Liberté.*

Abstract: *of Colette, the modern public has hardly remembered the Parisian legend, love affairs and scandals. This study invites to the discover of the other Colette, the wild, secret and country one, in love with animals and nature. From La Paix chez les bêtes (1916) to La Naissance du jour (1928), Sida (1929) and Belles saisons (1945), the one who was one of the best writers of the XIX* century gives to see her force and fragility, but also her militant convictions, which make her a precursor of animal equality and ecology.*

Keywords: *Childhood - Feminism - Animal - Animal libération - Veganism - Nature - Ecology - Wildemess - Solitude - Transcendentalism - Love - Evil - Liberty.*

« Tout comme le vent et les couchers de soleil,
les êtres sauvages faisaient partie du décor jusqu'à
ce que le progrès se mette à les supprimer. »

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*

« En littérature, ce qui est sauvage seul nous attire. »

H. D. Thoreau, *Journal 1837-1861*

« Un temps je fus garçon et fille, arbuste, oiseau et
muet poisson qui saute au-dessus de la mer. »

Empédocle

« À Paris, je n'avais pas faim. Je me terrais, surtout pour ne pas connaître Paris, et j'avais déjà, après dix mois de mariage, d'excellentes raisons de le redouter. Un livre, cent livres, le plafond bas, la chambre close, [...] une lampe à pétrole au lieu de soleil - je n'oublie pas le vivace et stupide espoir qui me soutenait : ce grand mal, la vie citadine, ne pouvait durer, il serait guéri miraculeusement par ma mort et ma résurrection, par un choc qui me rendrait à la maison natale, au jardin, et abolirait tout ce que le mariage m'avait appris. »¹

À travers ces lignes, tout se dit et se devine d'un être en quête perpétuelle d'absolu qui tenta, par la grâce d'une prose ciselée dans l'or des jours, de retrouver le paradis de l'enfance enfuie. Par l'écriture, Colette chercha à reconquérir cette force splendide que lui avait léguée la terre et qu'on lui ôta dès qu'elle devint, aux yeux du monde des hommes, une femme.

Dans *Mes apprentissages*, elle se souvient de l'époque où, « enfant sitôt trompée qu'épousée² », elle fit à vingt ans l'âpre expérience d'une union ratée : Willy, le premier époux, de son vrai nom Henry Gauthier-Villars, dandy notoire et faussaire des lettres dont elle s'éprit au sortir de l'adolescence naïve, ne s'avéra rien de moins qu'ordinaire. Trahie, la jeune femme frôla la mort mais survécut pourtant, portée par son orgueil, par ces signes aussi qui la nimbaient³ et par lesquels elle pouvait espérer que le futur s'enchantât. Et puis il y avait la mère, Sido, qui brillait comme une étoile tutélaire au firmament des illusions perdues, et derrière elle le cortège merveilleux des fleurs et des animaux - le monde enfin, qu'il était urgent de recréer et de revivre, fût-ce par le don, fût-ce par l'écriture, qu'elle n'aima jamais. « *Quand on peut pénétrer dans le royaume enchanté de la lecture, pourquoi écrire?* »⁴, s'interroge celle qui, dès sa jeunesse, sentit qu'elle était « *justement faite pour ne pas écrire.* »⁵

Colette ne goûta rien tant, petite, que parcourir champs et forêts, dans un silence foisonnant d'où les mots étaient bannis : « *Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire ! Mon enfance, ma libre adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire. Déserts limités, et sans périls ; empreintes, sur la neige, de l'oiseau et du lièvre ; étangs couverts de glace, ou voilés de chaude brume d'été ; assurément vous me donnâtes autant de joies que j'en pouvais contenir.* »⁶

Elle fut ainsi l'enfant sauvage, vivant loin des villes, loin dans la beauté, sous l'égide magique de Sido. Comment s'étonner, après tant d'édénique perfection, qu'elle sombrât en découvrant Paris et ses déliquescentes, et qu'elle ne cessât plus de chanter la nature, qui devint pour elle, après avoir été son lieu, un refuge *contre* ?

Un Eden Interrompu

Sidonie Gabrielle fut une enfant de l'amour, et la favorite de sa famille. « *Peut-être nos voisins imitaient-ils, dans leurs jardins, la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre*⁷ ». »

Mais il n'est, hélas, pas d'eden inviolable. Il suffit seulement, parfois, de grandir, pour que tout s'évanouisse dans un au-delà inaccessible. D'où cette idéalisation de l'enfance, enchâssée dans le vieux pays natal, et qui possède, intact, le don merveilleux de sauvagerie⁸. Sauvagerie qui n'est pas férocité mais tendresse farouche au contraire, écart poétique, bond, dérobaude, retrait. L'ermite en sa thébaïde est seulement parvenu au terme de la lucidité, et son amertume n'est que le fruit d'une déception qui fut autrefois confiance illimitée. L'enfant sauvage redoute le temps qui passe parce qu'il pressent en l'adulte sa propre âme future, aride et dépoétisée. Il sait, de source sûre, que l'âge désenchanté le monde⁹, que quitter l'enfance, c'est « *entr[er] dans la banalité*¹⁰ » ; que c'est se perdre, et, crime irrémissible, jouir de s'être perdu. « *Je ne pense pas que j'aie beaucoup désiré ni vieillir ni avancer en âge*¹¹ », confiera l'écrivaine au crépuscule de sa vie.

L'enfance résistible, donc, comme bouclier. « *Pour lit, pour biens et pour refuge j'avais mon insociabilité, ma jeunesse, l'aversion de la ville qui m'entourait*¹² ». Transplanté dans la grande ville, l'enfant sauvage tente de rebâtir un « *semblant de gîte*¹³ », tout en demeurant « *au-dehors [...] mutisme et malaise*¹⁴ ». Il rapporte de ses provinces enchantées quelque animal tutélaire, une Fanchette qui ornera de sa beauté blanche une misérable geôle, sombre et coincée entre deux cours. Chatte suivie bientôt d'un chien, remorqués à la « *vieille peur fidèle*¹⁵ » du semblable dissemblable et de la déportation urbaine. Les animaux joueront toujours chez Colette ce rôle de passeurs géographiques et temporels. Aux heures inquiètes de la vie, lorsque les certitudes s'amenuisent et se défont, ne cessent de veiller, miraculeux, une petite chienne bull au cou charnu, quelque chatte grise, blanche ou rousse, une pie familière, un vieux cheval. Autant de lumineuses présences qui aident à conserver le lien vital avec la vérité.

Cette « *sauvagerie native, commune aux enfants de Sido*¹⁷ », appartient désormais à un passé révolu. Cette sorte particulière d'enfance a été vaincue, avec d'autres miracles, par la modernité¹⁸ : « *Notre monde actuel ne tolère plus qu'il y ait sur la surface de la terre un coin où les gens puissent se retirer et vivre en solitaires dans une ambiance heureuse et personnelle*¹⁹. » Pire que tout, « *il n'est pas d'enfant invulnérable*²⁰ » : Sidonie Gabrielle, pour avoir osé devenir adulte et n'avoir pas su, comme Léo son frère, être cet « *enfant qui dure victorieusement* »²¹, le

fameux Puer Aeternus des transcendantalistes, n'eut devant elle qu'un avenir désespérant que seule la grâce du destin transmue en futur inespéré.

L'écueil

La tentation par laquelle l'enfance périt revêt donc, pour celle qui miraculeusement devint Colette, les traits de Gauthier-Villars. « *Viens, bel écueil sur ma route tranquille, viens que je te franchisse - puisque je ne veux pas t'éviter*²² ». Il ne s'agit pas seulement de franchir, mais bien de se briser : la jeune femme, en suivant Willy, acceptait aussi que Minet-Chéri, l'enfant fière et sans sexe, la « *reine de la terre* »²³, mourût de sa main.

De cet « *affreux et impur élan d'adolescente*²⁴ », Colette se trouva « *punie, largement*²⁶ », et ne cessera d'étreindre ce regret, contre Claudine²⁵ qui fut sa gloire et son tourment, son double maudit, né d'elle-même :

*« J'ai grandi, mais je n'ai pas été petite. Je n'ai jamais changé. Je me souviens de moi avec une netteté, une mélancolie qui ne m'abusent point. Le même cœur obscur et pudique, le même goût passionné pour tout ce qui respire à l'air libre et loin de l'homme [...], la même gravité vite muée en exaltation sans cause... Tout cela, c'est moi enfant et moi à présent... Mais ce que j'ai perdu, Claudine, c'est mon bel orgueil, la secrète certitude d'être une enfant précieuse [...] ... Vous vous souvenez du mot magnifique de notre amie Calliope, à l'homme qui la suppliait : 'Qu'avez-vous fait de grand pour que je vous appartienne ?' Ce mot-là, je n'oserais plus le penser à présent, mais je l'aurais dit, quand j'avais douze ans. Oui, je l'aurais dit ! Vous n'imaginez pas quelle reine de la terre j'étais à douze ans ! [...] Ah ! que vous m'auriez aimée [alors], et comme je me regrette!*²⁷ »

Devenir femme dans un monde d'hommes, c'est aliéner sa liberté, c'est se voir assigner de force une nature et un destin, c'est tirer un trait sur soi-même au profit de sa caricature. « *Avant [Willy], tout ne me fut que roses*²⁸ », note-t-elle avant d'ajouter :

*« J'ai eu beaucoup de peine à accepter qu'il existât autant de différence entre l'état de fille et l'état de femme, entre la vie de la campagne et la vie à Paris, entre la présence - tout au moins l'illusion - du bonheur et son absence, entre l'amour et le laborieux, l'épuisant divertissement sensuel*²⁹ ».

Entre l'enfance et la vieillesse existe une zone indistincte où tout semble se perdre et se dissoudre dans de la douleur inutile. Puis vient la vieillesse, et avec elle la paix, la force retrouvée et magnifique de l'enfance neutre : l'amour n'a fait qu'égratigner le reste, c'est-à-dire trente ans d'une vie :

*« C'en serait donc fini de ma vie de militante ? [...] Humble à l'habitude devant ce que j'ignore, j'ai peur de me tromper, quand il me semble qu'entre l'homme et moi une longue récréation commence... Homme, mon ami, viens respirer ensemble ?... [...] Tu me réserves à présent un œil si doux. Tu regardes émerger, d'un confus amas de défroques féminines, alourdie encore comme d'algues une naufragée [...], tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme. Elle a, à ton image, l'encolure assez épaisse, une force corporelle d'où la grâce à mesure se retire, et l'autorité qui te montre que tu ne peux plus la désespérer, sinon purement.*³⁰ »

Devenir Colette, pour Sidonie Gabrielle, signifiait retrouver cette « reine de la terre » qu'elle avait été enfant. Cette reconquête de soi devait passer par la gloire, et Paris, dépourvue de vertu comme de simplicité, ne l'accorde jamais qu'aux provocateurs. Que ceux-ci soient géniaux ou dépourvus absolument de talent importe peu : l'essentiel est qu'ils épatent. Colette fut une agitatrice d'un genre particulier : elle ne prémédita rien et jamais ne voulut choquer. Elle choqua pourtant, comme toujours le naturel dans la ville artificieuse.

« Madame Colette a-t-elle une âme ? » (Un journaliste)

La sobriété de l'écriture colettienne ne fut guère soulignée par la critique, et la légende s'empressa d'ignorer que cette tempérance de style correspondait encore à la parfaite simplicité de caractère de l'auteure. C'est paradoxalement à Dominique Aury, la signataire médiocre de la non moins médiocre *Histoire d'O*, que revient le mérite de l'avoir le mieux devinée, écrivant à son propos : « *Toutes [ses héroïnes] ont [avec elle] en commun non seulement la santé, mais le goût de la santé, une passion si exigeante de l'intégrité physique qu'elle touche de bien près à la passion de l'intégrité morale*³¹ », autant de qualités qui s'expliquent non pas en vertu de quelque vieux fond de pudibonderie bourgeoise comme le voudrait banalement laisser entendre Galatée à la solde de Paulhan, mais au contraire parce que Colette répugna toujours à tout ce qui n'est pas vrai. Aussi fut-elle étrangère autant au puritanisme qu'au libertinage, à ses yeux parfaitement dénués de sens puisque inventés par des esprits moins opposés qu'on pourrait croire.

« Qu'il n'y ait pas eu, de mes ténébreux amis à moi, enseignement efficace d'une vertu ou d'un vice éclatants, osmose ni même simple contagion, je ne puis maintenant que m'en réjouir, déclare-t-elle. Dans le temps de ma grande jeunesse, il m'est arrivé d'espérer que je deviendrais quelqu'un. Si j'avais eu le courage de formuler mon espoir tout entier, j'aurais dit quelqu'un d'autre. Mais j'y ai vite renoncé. Je n'ai jamais pu devenir quelqu'un d'autre. [...] On décourage toujours ceux qu'on n'imité point. L'attention qui n'alimente que la curiosité passe pour impertinence. Or je n'ai imité ni les bons, ni les autres. Je les ai écoutés, regardés. Sûr moyen d'inspirer aux bons une mélancolie d'anges, et de m'attirer le mépris des réprouvés [...].³² »

Le dédain parfait de Colette pour la débauche, alors même qu'elle vécut librement (mais le libertinage n'est-il pas, précisément, le contraire de la liberté ?), est un fait que Paris et la postérité ont sciemment ignoré. « *Je crois qu'on ne peut être à la fois Don Juan et un grand homme*³³ », résuma-t-elle. Rappelons ici ce que lui notifia Francis Jammes, autre chantré simple :

« Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. Ils n'admirent point tant Gauguin et Verlaine pour ce qu'ils ont fait de génial que pour ce qu'ils eurent d'excentricité. De telle manière que certains, qui ne connaissent point le sentimentalisme sans nom, l'ordre, la pureté, les mille vertus intérieures qui vous guident, s'obstinent à répéter que vous portez les cheveux courts et que Willy est chauve. Il faut donc que moi, qui vis à Orthez, j'apprenne au Tout-Paris qui vous êtes, et que je vous présente à tous ceux qui vous connaissent, moi qui ne vous ai jamais vue ?³⁴ »,

avant de conclure :

« *Mme Colette Willy est une femme vivante, une femme pour tout de bon, qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littéraire perverse.*³⁵»

« *Qui a osé être naturelle* ». Tout tient là. La mondanité artificieuse n'entend rien à l'authenticité qu'elle dénature et réduit à une autre forme de perversité. Aussi Colette ne fut-elle pas comprise. « *Ne l'eussé-je pas tenu d'elle, [que ma mère] m'eût donné, je crois, l'amour de la province, si par province on n'entend pas seulement un lieu, une région éloignés de la capitale, mais un esprit de caste, une pureté obligatoire de mœurs*³⁶», précise-t-elle pourtant. Mais le lecteur, de race infidèle, est rarement attentif aux indices qu'un auteur sème dans son œuvre, dans le chimérique espoir d'être compris. Pis : il les détourne et les interprète afin qu'ils correspondent mieux à son fantasme.

Lorsque Colette embrassa, tout en continuant d'écrire, la carrière de mime, elle n'hésita pas à découvrir sur scène, dans une pièce au nom passablement racoleur³⁷, un sein. Que quelques atomes de chair adventices transforment la poitrine féminine en objet de convoitise sensuelle, et donc en scandale, c'est ce que l'on comprend difficilement. Le vrai scandale, en l'occurrence, n'était pas ce sein découvert, mais bien que l'innocence de Colette (qui d'ailleurs ne faisait que *jouer*) ait été prise pour du dévergondage : comme à son habitude, le public fit œuvre de projection. Or « *on ne pouvait pas être plus qu'elle pudique*³⁸», précise Maurice Goudekot avant d'ajouter :

« *La pudeur [...], chez elle, comme d'autres rigueurs, ne résultait que d'une propension naturelle*³⁹.» Il n'y eut guère alors que Louis Delluc pour déceler « *qu'il y a[vait] en elle quelque chose d'inexplicable et de très pur* ». Encore ce « *quelque chose* » échappe-t-il à l'analyse.

Ainsi vit-on fleurir des articles aux titres éloquentes, tels que : « *Madame Colette a-t-elle une âme*²⁰ » Grave question, que l'on semble n'avoir point encore résolue partout. Interviewée des années plus tard sur cet épisode, l'intéressée répondra avec son ingénuité coutumière :

« *Je n'ai jamais paru nue, mais j'ai pu paraître très dévêtue. Pourquoi aurais-je eu honte ? J'étais très bien bâtie et je ne jouais jamais rien qui fût immoral - immoral à mon sens à moi -, pas à celui du public. Je n'avais pas de complexe. Mon existence était extrêmement ponctuelle et régulière.*⁴¹»

Or Colette représenta seulement, aux yeux de ses détracteurs comme de ses admirateurs, et par la synecdoque ordinaire, « la chair », et si l'on ne nia pas que la sienne fût douée d'intelligence, on n'omit point de la priver d'esprit. Des clichés pris à l'époque appert pourtant une autre réalité : la nudité de Colette était scandaleuse parce que, pour la première fois, celle-ci n'était pas complètement soumise à l'homme. En dépit des apparences, la jeune femme *échappe*, s'esquive par un genre de malignité faunesque, de hauteur ironique et constante. Et ce qui affleure là n'est justement rien d'autre que le souvenir de ses jeunes années souveraines, l'orgueil de l'enfance qui ne l'avait point quittée en dépit des humiliations subies.

Le rapport à l'autre sexe fut constamment, pour Colette l'essentialiste et dans une société régie par le *double standard*, un rapport de guerre : « ... le *vieil adversaire* : c'est ainsi que j'appelle, depuis toujours, l'homme destiné à me posséder⁴¹ », fait-elle dire à *La Vagabonde*. Philippe, héros du *Blé en herbe*, est, face à la blonde Vinca, « né pour la chasse et la tromperie⁴² ». C'est ainsi qu'elle choisit d'habiter le seul empire qui lui était alors, en tant que femme, ouvert, l'empire neutre de la nature qui n'avait jamais cessé d'être le sien, et dont elle sortait chaque fois libérée, pardonnée, aimée.

Retour aux sources

Paris enseigna à Colette ce dont son enfance et son adolescence provinciales l'avaient longtemps préservée : la méfiance et l'artifice, qui vinrent l'une et l'autre enrichir son vieux fond de sauvagerie naturelle.

« La solitude... la liberté... mon travail plaisant et pénible de mime et de danseuse... [...] voilà quel fut, tout de suite, mon lot, mais aussi la défiance sauvage, le dégoût du milieu où j'avais vécu et souffert, une stupide peur de l'homme, des hommes et des femmes aussi... Un besoin maladif d'ignorer ce qui se passait autour de moi, de n'avoir auprès de moi que des êtres rudimentaires, qui ne penseraient presque pas... Et cette bizarrerie encore, qui me vint très vite, de ne me sentir isolée, défendue de mes semblables, que sur la scène, - la barrière de feu me gardant contre tous⁴³ »,

se remémore-t-elle, sombrement, dans *La Vagabonde*.

Avec l'écriture, occupation solitaire s'il en est et rempart contre l'amertume, vint cet illusionniste imprévu, le succès, grand dispensateur de force et grand dissipateur de troubles. Mais qu'on regarde attentivement cette femme, lorsque l'humanité l'ennuie, s'esquiver, emprunter des chemins de traverse connus d'elle seule et partir rejoindre ses panthéons intimes. Qu'on regarde ce faune à jamais échappé, trônant seul au sein de l'éden ressuscité. Alors peut-être aura-t-on quelque chance d'entrapercevoir, derrière le masque espiègle de Colette, le fantôme persistant, grave et mélancolique de Minet-Chéri, hanté par la vulnérabilité de la beauté. C'est ainsi que d'elle, Julien Green put écrire que « *ses grands yeux sont les plus beaux yeux de femme que je connaisse, des yeux beaux comme ceux d'un animal rempli d'âme jusqu'au bord et de tristesse* »⁴⁴.

Eloge du scrupule

Le scrupule est « *une vieille crainte de faire mal* »⁴⁵, résume Colette avant d'ajouter : « *Cela doit me venir d'une famille honnête. On n'est pas toujours guérissable de l'honnêteté, même quand on met des apparences contre soi.* »⁴⁶ Ce savoir érigé contre la profanation, elle l'hérita bien sûr de sa mère : « *À n'en pas douter, ma mère savait, elle qui n'apprit rien, comme elle disait, 'qu'en se brûlant', elle savait qu'on possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention. [...] Il n'y eut jamais dans sa vie le souvenir d'une aile [de papillon] déshonorée, et si elle trembla de désir autour d'un calice fermé, autour d'une chrysalide roulée encore dans sa coque vernissée, du moins elle attendit, respectueuse, l'heure... Pureté de ceux qui n'ont pas commis d'effraction!* »⁴⁷

« *Pureté de ceux qui n'ont pas commis d'effraction* » : telle est la Loi selon Colette. Sous ses extérieurs païens, ces fameuses « *apparences* » qu'elle-même évoque, cette femme eut des mouvements d'âme et des prescences de cœur proprement évangéliques qui la rapprochent davantage d'un Théodore Monod⁴⁸ que d'un quelconque dieu Pan, développant une véritable mystique du vivant où Dieu n'est jamais loin, alors même qu'elle en reste farouchement inconsciente.

À son amie la poétesse Hélène Picard⁴⁹, elle écrit à la fin de l'été 1936 : « *Peu d'êtres humains contiennent suffisamment de divin*⁵⁰ », puis trois ans plus tard : « *Je n'aurais jamais cru que le genre humain en viendrait là encore une fois*⁵¹ ». La guerre chez elle ne fit pourtant qu'alimenter une misanthropie déjà solidement ancrée. Des crimes plus secrets, plus nombreux, banalisés jusqu'à la négation, avaient depuis longtemps déjà retenu son attention :

Un peu de sang rose demeurait aux jointures rompues des poussins mutilés, plumés, et on voyait la forme des ailes, la jeune écaille qui bottait les petites pattes, heureuses ce matin encore de courir, de gratter... Pourquoi ne pas faire cuire un enfant, aussi ? [...] Ce n'est pas aujourd'hui, mais c'est bientôt, je pense, que je renoncerai à la chair des bêtes... [...] *Quand certain cannibalisme meurt, tous les autres déménagent d'eux-même.*⁵²

La mention du cannibalisme n'est pas innocente. Colette considérait l'animal définitivement comme son semblable : le manger revient à se manger soi-même. Elle pressentit encore l'ultime vérité recouverte par le *mal*, normalisé à force d'être banalisé, de consommer de la viande : que la carnivorité engendre la violence, dont elle se nourrit.

« *C'est un 'penchant au meurtre, une indéracinable pulsion de mort dans ce qu'elle a de plus archaïque, à savoir la dévoration*⁵³ qui caractérise l'alimentation carnée, note Julia Kristeva. Le concept forgé par Derrida de 'carno-phallogocentrisme' pour parler d'une 'virilité carnivore'⁵⁴, désigne avec force l'indissociabilité des liens entre la carnivorité, le discours et le masculin, c'est-à-dire aussi le sujet tel qu'il est défini par la métaphysique. En tant que tel, ce concept peut constituer une grille de lecture pour ce passage de la Genèse qui voit dans le meurtre de l'animal un moment fondateur d'une humanité au sein de laquelle un double clivage homme/femme et homme/animal se forme⁵⁵ »,

estime Florence Burgat.

Nonobstant sa parfaite lucidité, Colette ne parviendra jamais à franchir le pas éthique du végétarisme. Fut-ce la gourmandise, chez elle singulière, qui joua ce rôle de frein puissant, ou faut-il voir là la preuve de son assentiment à un ordre dit « naturel » qu'elle ne remit jamais véritablement en cause ? Probablement les deux, et peut-être aussi, en elle, un reste de conformisme alimentaire à une époque où le végétarisme, plus encore qu'aujourd'hui, passait pour une lubie dangereuse. Ainsi la voit-on demeurer perplexe, en 1941 et en pleine disette, en s'apercevant que « *le manque de viande ne [la] déprime pas autant qu'[elle] l'aurait cru*⁵⁶ ». Mais elle eût certainement approuvé Monod malgré ses incohérences, selon qui « *le monde pourrait vivre sans tuer ni animal ni végétal.* »⁵⁷.

L'amour vient avec la conscience émue de l'unicité des créatures, de leur fugacité terrestre et de leur sort commun. Dans son sillage, l'introspection,

l'autocritique inévitables. Colette apprit vite, elle qui toujours eut envie de tout *connaître*, à mesurer ses gestes, à limiter ses convoitises, à borner un érotisme par essence prédateur. Les « *grandes amoureuses*⁵⁸ » de sa sorte n'ont pas oublié, grâce au scrupule, le respect, qui seul sait domestiquer le désir et le rendre bénin. Et d'évoquer sa « *sensualité qui eut toujours, Dieu merci, les yeux plus grands que le ventre*⁵⁹ ».

Contrairement aux athées ordinaires, elle ne mit pas l'homme à la place de Dieu. L'honnêteté, là encore, la retint d'effectuer cette permutation grossière. Mais à l'instar de Sido, elle réussit à être morale sans éprouver la lâche nécessité de recourir à des lois supérieures. Sa générosité native lui fit célébrer la vie sous toutes ses formes et dédaigner superbement l'au-delà. Ce fut sa mère, là encore, qui lui insuffla ce parfait dédain de la mort :

« Sido répugnait à toute hécatombe de fleurs. Elle qui ne savait que donner, je l'ai pourtant vue refuser les fleurs qu'on venait parfois quêter pour parer un corbillard ou une tombe. Elle se faisait dure, fronçait les sourcils et répondait 'non' d'un air vindicatif. [...] 'Personne n'a condamné mes roses à mourir en même temps que M. Enfert' ⁶⁰ »

C'est par le scrupule que Colette se démarqua radicalement, comprenant, grâce à sa mère, l'importance et la fragilité de « *ce qui veut vivre*⁶¹ ». Cette règle d'or, elle ne la comprit bien qu'après l'enfance irréfléchie : « *J'allais [...], grattant à la dérobée le jardin d'essai, surprendre la griffe ascendante du cotylédon, le viril surgeon que le printemps chassait de sa gaine. Je contrariais l'aveugle dessein que poursuit la chrysalide d'un noir brun bilieux et la précipitais d'une mort passagère au néant définitif. [...] Je ne recevais pas, en paiement de mes méfaits, d'autre punition. Celle-là m'était d'ailleurs assez dure.*⁶² » Elle découvrit vite hélas que « *le secret de tant de vies mystérieuses, [...] l'homme [le] dédaigne avec une [...] royale et [...] stupide indifférence*⁶³ ». Comment s'étonner, à partir de là, que naquît en son cœur certaine forme d'amertume bien proche de la misanthropie ? Les ravages de la modernité, elle les dénonça notamment à travers sa critique du tourisme, à une époque (1945) où nul encore ne se souciait de ces questions :

« Ce fut l'affaire de quarante-huit heures, et d'une date fatidique : ils sont partis. Ils ont fondu comme rosée d'aube, ceux qui étaient venus dans le Midi chercher le plaisir, et le trouver par des moyens mortificateurs. [...] Dans le calme, revenu si soudain qu'il nous laisse, comme après une déflagration, l'ouïe bourdonnante, nous nous remémorons l'invasion. [...] Mais les forêts domaniales gardent les déshonorantes traces humaines. Dix mille, ils sont venus plus de dix mille, ceux qui ne veulent qu'un toit de toile, et se prétendent d'humeur solitaire. Où l'auraient-ils trouvée, la solitude ? Ils ne la cherchaient même pas. Une berge de route, un bosquet, une haie : ils s'asseyaient, déployaient la petite tente bonnet de police, dressaient le réchaud et cassaient deux œufs sur le bord du poêlon où fumait l'huile. Ils régnaient, peu après, sur une litière de papiers gras, de boîtes de conserves, de pochettes à cigarettes vides, et certaine puanteur - que Georges Duhamel nomme « la triste odeur humaine » - triomphait le soir des résines aromatiques.⁶⁴ »

C'est à travers de tels passages qu'il faut voir en Colette l'héritière des transcendentalistes américains, et la prime représentante, jamais identifiée,

de l'écologie moderne. Il est peu probable en effet qu'elle ait lu Emerson ou Thoreau. Son amour de la nature n'était pas non plus le fruit d'un apprentissage, seulement une foi innée qu'elle transmet à son beau-fils (et amant) Bertrand de Jouvenel, lequel à son tour la légua à René Dumont, qui la popularisa. Il est donc temps de saluer en Colette non seulement l'écrivaine merveilleuse mais aussi la militante de la première heure.

Une misanthropie inéluctable

Lire n'est pas forcément comprendre. Pénétrer l'univers d'un écrivain signifie connaître encore ce qu'il connut, aimer ce qu'il aima, comme il l'aima. Comprendre Colette, c'est avoir, comme elle, ouvert les yeux sur des paradis improbables, assisté à mille naissances et mille déclin, contemplé, autour de soi, toute une beauté qui s'épanche loin de l'homme. C'est être soi-même plein de cette sauvagerie si contraire à l'espèce, et qui tisse l'âme aurorale des poètes. C'est avoir grandi à coups de miracles et de splendeurs au sein d'un monde intouché, intouchable, aspiré l'absolu en même temps que le suc des roses, couru la sente et fleuré le jour, dans une nuit dévastée par l'errance. Alors seulement peut-être comprendra-t-on que la misanthropie n'est que la réponse d'une grande ferveur déçue.

« *Tout le monde est des salauds*⁶⁵ », finira par dire, transfiguré par la conscience amère et subite du monde, Chéri, avant de se suicider.

« *J'ai rencontré, dans une vie déjà longue, des esquisses de Chéri qui venaient juste à point pour me prouver que je n'avais pas erré en créant un type qui est à peu près sans vertu, sauf une. En effet, quand il est conscient, comme je l'ai offert à Chéri vers la fin d'une courte vie, il lui est permis d'être complètement dégoûté de l'humanité*⁶⁶ »,

reconnaîtra, sans hasard, sa créatrice.

La misanthropie, alors, devient le gage et le prix de la lucidité. Landru, Pierre Faget (*Prisons et paradis*), Mahon (*Aventures quotidiennes*), Oum-el-Hassen (*Journal à rebours*), Marie Becker, Stavisky, Weidmann (*Mes cahiers*), « Le sieur Binard », « L'homme aux poissons » (*La Paix chez les bêtes*), Monsieur Daste (*Bella-Vista*) et, dans une moindre mesure, Willy, sont les véritables monstres, avérés, de l'œuvre de Colette, et ils sont exclusivement humains. Peut-être faut-il voir dans certain paradoxe qu'elle mit à jour, l'évidence même de sa réflexion : « *[En temps de guerre], dans nos bois préservés, [l'animal] qu'on oublie se rassure et peut croire que la terre est revenue à l'innocence, et les bêtes goûtent enfin l'illusion de la paix.*⁶⁷ »

Ce qui n'est pas marqué du sceau sacré de la nature revêtait toujours pour l'auteure quelque aspect équivoque. Le père n'échappe pas à la critique : à l'instar de Juliette, la sœur aînée, il reste étranger à la tribu parce qu'il appartient à la civilisation⁶⁸. « *Tu es si humain!*⁶⁹ », reprochait souvent Sido à son mari, avec, se rappelle sa fille, « *un accent d'indéfinissable suspicion*⁷⁰ ». Le congénère, et plus encore s'il vient des villes, devient tôt « *l'ennemi origine!*⁷¹ », celui qui risque de

détruire, par sa seule présence, un éclat de voix trop brusque ou une sueur mal dissimulée, l'édifice fragile et grandiose d'une inaliénable pureté. « *La nature n'est pas un refuge loin de l'homme, mais contre l'homme* », professait Thoreau, et seuls quelques élus ont le droit d'emprunter « *le chemin poétique qu'on ne répare jamais*⁷² » et qui mène « *là-haut où finit le monde*⁷³ », vers cette « *forêt ancienne, oubliée des hommes, et toute pareille au paradis*⁷⁴ ». Colette établit là le lien romantique, chez elle involontaire à force d'être patent, qui confond nature et poésie. Comme ses frères, elle « *ne voulais[t] que la fleur, le meilleur, le plus désert, le non-foulé, tout ce qui rajeunit et recommence à l'écart de l'homme.*⁷⁵ » De là son amour prodigieux de l'aube.

L'aube, qui vient effacer les ténèbres et ressusciter, inlassablement, la beauté :

« *Quatre heures du matin... oui, l'aube a toujours été pour moi le moment choisi de ce que vous appellerez la poésie. [...] C'est l'heure pure à côté des autres heures, usées et frottées par des milliers d'humains.*⁷⁶ »

Voir l'aube, c'est assister à « *la naissance du jour*⁷⁷ » sur une terre qui vous accepte et vous reconnaît digne d'elle. L'aube qui, comme tous les miracles, ne se dispense jamais qu'à ceux qui la méritent, avec une parcimonie de vierge : « *Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. [...] À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus [...]. C'est [...] à cette heure que je prenais conscience [...] d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion*⁷⁸ ».

Il faut imaginer Colette enfant, dénudée par l'enfance même, plongée dans l'aube charbonneuse des vallons, dévidant le jour sur les coteaux du vieux pays natal auréolé, nimbé de cette brume propre aux lointaines contrées des contes. Paradis à jamais enchâssé dans le souvenir, il devient refuge d'éternité, échappatoire familière où l'on viendra puiser, plus tard, intarissables, l'orgueil vital, le courage et la joie. La petite fille était sanctifiée par l'aurore comme ces fleurs enchevêtrées rapportées à Sido, qui n'avaient pas seulement besoin d'une bénédiction pour être sacrées.⁷⁹

Quand s'évanouit l'humanité, le monde reparaît, comme reparaît la vie lorsque l'amour la quitte. « *Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. [...] Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux*⁸⁰ ». Sa défiance de l'homme, Colette l'avait étendue à l'ensemble du genre humain. Il n'était pas jusqu'à sa présence qui ne fût, à ses yeux, mortifère :

« *Ôtez de ma portée le visage humain et tout est changé. Il était donc le seul responsable de tant de fatigue, de tant d'intolérance ? [...] La séparation est accomplie, le havre atteint, la grille refermée entre le genre humain et moi. [...] Je n'ai même pas écrit sur l'un des piliers : « Vieil écrivain méchant. » Pourtant je me sens enfin redoutable, et quand je tâte du pied le sol, mes plantes nues savourent la différence profonde qui existe entre l'allée sableuse et le sirupeux asphalte de la petite route. Mes plus proches ont passé avec moi la frontière. Mais mes plus proches n'ont pas tous deux pieds. La chatte et mes proches admis, je m'enferme avec délices dans mon univers*

*préférée, où les échanges se font par le cri, le chant et le silence, par les battements du cœur et le regard.*⁸¹»

Le chemin du retour est définitivement entamé, la « grille » irrémédiablement « refermée » sur Paris, ses vanités et ses laideurs, qui n'auront été au fond qu'un « écueil » dans le grand flot de la vie - cette vie qui n'a cessé de regarder vers sa source, vers la nature, vers Sido, vers l'enfance.

Mais le grand génie de Colette, son génie littéraire et son génie tout court, reste d'avoir su si bien comprendre les animaux et, les ayant compris, d'avoir si bien su les décrire. Il fallait assurément qu'elle eût une sensibilité qui excédât les facultés ordinaires, qu'elle fût elle-même *se souvenant*, pour avoir porté l'empathie à ce point, pour avoir enfin révélé « *le cœur des bêtes* »⁸² dont elle chanta avec une ferveur sans égale l'excessive et déchirante vulnérabilité.

L'Animale

Colette fut une femme *vraie*. Fut-ce, aussi, cette sincérité native qui la fit passionnément s'identifier aux animaux ? Cette si parfaite sympathie, en tout cas, devait la rendre suspecte aux siens. « *Tu te retireras quelque jour dans une jungle* »⁸³... », lui prédisait son deuxième mari, qui ajoutait non sans lucidité : « *Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec des bêtes, [...] j'ai l'impression d'être indiscret* »⁸⁴.

Mais les animaux ne sauraient constituer un refuge *contre*. Ce n'est pas les aimer que de se servir d'eux comme asile, parce que quelque chose, dans la vie, a déçu. On n'aime jamais que dans la gratuité, et Colette salua seulement en eux la beauté, la sauvagerie et certain genre de timidité merveilleuse. Celle qui était passée maîtresse dans l'art de gratter le dos des abeilles et des guêpes, là encore, innova : si d'autres avant elle avaient pu dénoncer les crimes contre l'animalité (Victor Hugo, notamment, pour qui « torturer un taureau, c'est torturer une conscience », mais aussi quelques phares antérieurs comme Pythagore, Plutarque et Vinci), elle reste l'une des premières à considérer les animaux comme des égaux⁸⁵. Bentham, déjà, avait fondé l'égalité sur le seul critère de la sensibilité, écrivant à leur propos : « *La question n'est pas : peuvent-ils parler ?, ni : peuvent-ils penser ?, mais : peuvent-ils souffrir ?* ».

Animal mon prochain⁸⁶

Sido fut une fois de plus à l'origine d'un des traits de caractère les plus singuliers et les plus dignes d'estime de sa fille : « *Dans le cœur, dans les lettres de ma mère, étaient lisibles l'amour, le respect des créatures vivantes. Je sais donc où situer la source de ma vocation* »⁸⁷, reconnaissait Colette, pour qui les animaux deviendront vite des « *frères et [des] complices* »⁸⁸. « *C'est peu dire qu'elle aimait les bêtes. Elle éprouvait, devant toute manifestation de vie, animale ou végétale, un respect qui ressemblait à une ferveur religieuse* »⁸⁹, raconte Goudekot, dont on retrouve, sous la plume fidèle, le maître mot : respect.

Aimer ce qui diffère de soi, ce qui n'est pas humain, reste hautement subversif. Colette dénonça radicalement la barbarie fondamentale de l'homme à l'égard de l'animal. L'enfant, par sa cruauté native, n'est pas épargné, et si l'auteure put chanter l'âge tendre, elle demeura à des lieues de la naïveté qui imprègne sa vision traditionnelle. *L'Enfant et les sortilèges* est une belle illustration de cette sorte particulière de lucidité : le héros en est un tortionnaire de « *six ou sept ans* » qui exerce son sadisme sur les vivants qui l'entourent. Il tire la queue du chat, pique l'écureuil de sa plume, charcute les arbres, cloue les libellules, assassine les chauve-souris, emprisonne les grenouilles, etc., jusqu'au jour où toutes ses victimes se révoltent contre lui. Il comprend alors que le mal n'engendre que souffrance et néant. Cette prise de conscience le transfigure et le besoin d'aimer l'inonde comme une révélation : à la fin, l'Enfant est « *seul, droit, lumineux et blond, dans un halo de lune et d'aube*⁹⁰ », présentée là encore comme l'ultime chance donnée à l'homme de reconquérir l'innocence.

Mais *L'Enfant et les sortilèges*, aussi exemplaire soit-il, n'est hélas qu'un conte, et la réalité en ressort d'autant plus violente et irréversible. La fille de Sido ne se contenta pas d'en être le témoin : elle la condamna, ne cessant de dénoncer, dans son œuvre, quelques crimes majeurs⁹¹. De Sido, elle devait encore hériter du don de compassion active.

*« Homme, animal ou végétal, le plus urgent pour elle était de porter secours. La bonté peut n'être qu'un attendrissement généralement répandu. La sienne cherchait d'abord l'efficacité, elle était agissante, rude volontiers, agressive parfois. Quand elle habitait encore le boulevard Suchet, des tombereaux, attelés de chevaux harassés, passaient souvent tard le soir. Il arrivait qu'elle entendît des charretiers plus ou moins avinés frapper leurs bêtes. Elle enflait à la hâte un peignoir, descendait dans la nuit déserte, marchait droit sur l'agresseur, échangeait avec lui injure pour injure, et ne le lâchait que dompté. Un jour, elle parvint à faire impression sur une brute particulièrement coriace, en lui disant : 'Tu m'entends, tu vas crever bientôt, et dans une autre vie, ce sera toi le cheval.' Contre sa propre espérance, elle le vit baisser la tête et s'éloigner en murmurant des 'Ben vrai, alors, ben vrai' pleins de crainte et de contrition*⁹²»,

se souvient encore Goudek. ⁹³

N'est-ce pas l'impressionnante vulnérabilité des animaux qui irrite à ce point le sadisme des hommes ? Ce n'est pas un hasard si l'auteure évoque « *l'expression d'égarément et d'érotisme qu'allument [...] l'aspect et l'odeur de la mort*⁹⁴ », ni qu'elle baptise monsieur Daste, l'assassin d'oiseaux, d'une dénomination toute sadienne et donjuanesque : « *Le petit père Daste, grimpeur et mal récompensé d'étudier les oiseaux, je commençais à suspecter son mystère bureaucratique, sa cicatrice étoilée d'un emplâtre noir, et même ce que j'appelais sa sereine humeur de méchant homme*⁹⁵ » : il existe manifestement quelque lien étroit, tragique, entre violence et volupté, et *Bella-Vista*, en (dé)montrant cette liaison, fait apparaître tous ses rouages et rapports secrets⁹⁶.

Et Colette de poser l'incontournable question sans réponse :

« Confiance des bêtes, foi imméritée, quand te détourneras-tu enfin de nous ? Est-ce que nous ne nous laisserons pas de décevoir, de tromper, de tourmenter la bête, avant qu'elle se lasse de s'en remettre à nous ? » ⁹⁷

C'est encore parce que l'animal ignore la haine que nous usons de lui avec tant de perverse prodigalité :

*« Cheval et chien n'attendent rien de leur maître, que son retour. Mais ils vous diraient que c'est déjà beaucoup. Ils le voient revenir, plein de cris, mystérieux, animé d'un caprice indiscernable. Ils écoutent le son qu'il rend, ils regardent à ses yeux la couleur de l'heure, prêts à le subir, non à le fuir. Seul, l'homme châtié est capable de fuir l'homme et de le haïr ».*⁹⁸

*« On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes »*⁹⁹, lit-on dans *La Naissance du jour*.

*« On n'ose pas dire le nombre des ruraux qui, lorsque leur vache peine pour mettre bas et halète, couchée sur sa litière, prennent une trique, ferment les portes de l'étable et frappent la vache si sauvagement et si fort qu'elle trouve la force de se lever, d'essayer de fuir, et que son sursaut désespéré la délivre brusquement de son fruit, souvent en la blessant à mort. Il y aura toujours des chevreaux qui gagneront le marché, pendus par leurs tendres pieds liés, la tête en bas, aveuglés d'apoplexie. Il y aura toujours des chevaux qui, condamnés à mourir, atteindront le lieu de la délivrance par des lieues de chemin, sur trois pieds, sur des sabots sanglants et décollés, leur rein misérable chevauché par des meneurs insensibles. Toujours le lapin quittera la vie dans un cri atroce, au moment où le couteau pointu lui fait sauter l'œil et pique sa cervelle. »*¹⁰⁰

Est-ce encore cet écureuil apprivoisé, que la convoitise humaine arracha brutalement à sa forêt pour le glisser, par un hasard à peine plus heureux, dans la poche de son manteau, qui fit devenir Colette définitivement « méchante à l'homme » ?

*« Autour des reins de Pitiriki, une ceinture de maillons, depuis son enfance, avait usé son poil. [...] Quand je le menai à la campagne, je vis bien qu'il avait mené jusque-là une morne vie citadine. [...] Je savais que j'en viendrais à ouvrir la cage, à dénouer la chaîne, et que je le regretterais. Quand j'infligeai la liberté à Pitiriki [...], il resta longtemps absorbé, sur l'appui de la fenêtre, assis et les mains croisées. Il soupira, comme soupirent toutes les bêtes émues, et aussi les hommes. Il commença son geste familier, les doigts glissés entre son ventre et sa chaîne, et ne trouva plus sa chaîne. Il fit un petit saut gauche, mesuré sur la longueur exacte de la laisse rompue ; puis un second saut d'essai ; alors seulement il me regarda. Enfin, il toussa d'angoisse, prit son élan et disparut. [...] Tous les soirs, il rentrait, tous les matins il partait [...]. Ce recommencement du monde, cet équilibre, cette innocence entre la bête sauvage et nous dura deux ou trois semaines. Un soir, Pitiriki ne rentra pas, ni aucun autre soir. La main humaine, j'en suis sûre, s'était de nouveau abattue sur lui, sur son doux pelage, ses élastiques pattes postérieures faites pour le long saut plané, ses oreilles qu'il pliait latéralement pour offrir son crâne à la caresse. C'est en pensant à Pitiriki, à quelques autres bêtes dépaysées parmi nous, amèrement claustrées, que je me sens si souvent « méchante à l'homme. »*¹⁰¹

L'amour des animaux n'est point cette manifestation de sensibilité excessive, encore moins ce crime de haute trahison contre les hommes qu'on dénonce souvent, mais au contraire le fruit d'une réflexion éthique où la raison entre autant que le cœur, et à laquelle préside un idéal de justice. À cela peut s'adjoindre la conviction, comme ce fut le cas chez Colette, d'une gémellité avec l'ensemble des créatures sentientes. En établissant sa parenté avec l'animal, en reconnaissant en lui son égal et en le restituant à lui-même, loin

de s'abaisser, l'homme s'hominise et se grandit. Quant à l'auteure, elle posa simplement, par là, les fondements du véganisme abolitionniste.¹⁰²

Gémellité

Colette est pleine d'une étrange exubérance, partagée entre la nostalgie de l'enfance édénique et la contemplation émerveillée du monde. Comme chez Genevoix, les animaux sont chez elle enchantés, enchanteurs, et deviennent des héros à part entière :

« [Saha] venait à lui, ombre plus bleue que l'ombre, sur le bord de la verrière ouverte. Elle y restait aux aguets et ne descendait pas sur la poitrine d'Alain, encore qu'il l'en priât par des paroles qu'elle reconnaissait. [...] Elle résistait, assise au-dessus de lui sur le rebord de la fenêtre. Il ne distinguait d'elle que sa forme de chatte sur le ciel, son menton penché, ses oreilles passionnément orientées vers lui, et jamais il ne put surprendre l'expression de son regard. »¹⁰³

On ne manquera pas d'accuser Colette de succomber à quelque tentation anthropomorphique, quand il s'agit seulement pour elle d'individualiser l'animal¹⁰⁴ et de faire apparaître la *continuité* de la création.

S'il est vrai que les *Dialogues de bêtes*, parus en 1904, péchaient par une certaine artificialité, les récits suivants démontrent en revanche à quel point il ne s'agissait plus pour l'auteure de projeter de l'humain dans l'animal, mais bien d'éprouver totalement la connivence et de raconter cette connivence¹⁰⁵. Aucun animal, chez elle, ne saurait être confondu avec un autre. Afin de rendre le fait plus apparent, elle les dote chacun d'un *nom* : Bâ-Tou, la Shâh, Saha, Bagheera, La Chatte Dernière, Toby-Chien, Lola, autant de particules pour des êtres qui ont en commun « la noblesse [...], [le] désintéressement sans bornes, [le] savoir-vivre, [des] affinités avec l'élite humaine. »¹⁰⁶

Colette témoignait en outre d'une ferveur particulière pour la taxinomie, qui est encore une façon de baptême, et formellement, de sa part, le signe d'un intérêt passionné.

« On lui a reproché parfois d'user, surtout pour les fleurs, les plantes, les bêtes de la mer, de mots difficiles. C'est que ce n'étaient pas pour elle des mots difficiles. Bien souvent ils s'appliquaient à des fleurs, des bêtes très communes. Colette ne pouvait pas concevoir que les approchant tous les jours, on ne se fût pas inquiété de leur nom »¹⁰⁷,

explique Goudekot.

Connaître, pour Colette, c'était comprendre, et comprendre, c'était aimer. Il n'est pas jusqu'au serpent dont elle ne prouve « l'humanité », commençant à dessiner par adopter le point de vue ordinaire avant de le voir tel qu'il est et non tel qu'on le considère, pour finalement se reconnaître pareille à lui :

« ... au moment juste où je m'aperçois qu'en un point les petits quadrangles écaillés [...] forment une manière d'œil, un orbe pourvu presque d'un regard mort, et je recule... Cette bête qui cache sa fin et son commencement, qui regarde, épouvante avec son dos, et moi, nous ne sommes ni du même pays, ni du même ventre... [...] Il

se liquéfie, coule le long de l'arbre et d'autre part se rétracte, figé [...] au plus épais des spires qui luttent et se malaxent, bâille enfin un étroit abîme, qui expulse une tête ; - une tête petite et plate, comme laminée par son propre effort, *et qui n'est même pas hideuse*, mais gaie, parée d'yeux d'or invariables, de durs naseaux cornés et d'une bouche horizontale. Je respire : le python n'est qu'une bête, et non une sorte d'enfer concentrique, un nauséeux chaos sans commencement ni fin. *C'est une bête comme vous et moi.* »¹⁰⁸

De même que la masculinité se bâtit contre la féminité, l'humanité s'érige contre l'animalité. Or Colette affirma partout la gémellité des êtres, « *presenta[n]t profondément l'unité de la création dans l'infinie diversité des formes*¹⁰⁹ ». Ainsi cette parole belle et prophétique lancée à Goudekot, durant qu'ils assistaient, au cinéma, à des éclosions florales accélérées : « *Il n'y a qu'une bête ! Tu m'entends, Maurice, il n'y a qu'une bête*¹¹⁰ ». Le jardin de Sido figure, depuis longtemps, le monde entier.

Forte de ce savoir d'initiée, elle ne put que prendre acte du grand aveuglement des hommes, jusqu'à se détacher d'eux.

« *Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte... [...] Au point de vue humain, c'est à la connivence avec la bête que commence la monstruosité. [...] Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence*¹¹¹ »,

écrit-elle dans *La Naissance du jour*.

On citera encore cet extrait du *Journal* :

« Puisqu'il n'y a pas d'amour sans dommage, j'accepte d'être, dans le cœur du félin, la préférée qu'un passage étroit et brûlant mène jusqu'au cœur du chat. Quand je m'en reviens, il arrive qu'on me reçoive ici en exploratrice un peu suspecte. N'ai-je pas, là-bas, mangé mon semblable ? Ou pactisé criminellement ? Il serait temps que la race strictement humaine s'en inquiétât... De fait, elle s'en inquiète. Sur ma table, un article de journal s'intitule gravement : *Madame Colette a-t-elle une âme ?*¹¹² »

Or, oui, il se trouve que Colette avait une âme, l'âme, flamboyante et généreuse, des voyants. Ses rêves fantasques¹¹³, son désir de donner le jour à un animal¹¹⁴, étaient seulement d'autres manifestations, on ose écrire mystiques, d'un amour débordant du monde.

« Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande... Il a neigé dans les plis de *nos robes* [...]. Nous étions sorties pour contempler la neige [...] [que] nous avons gratté[e] de *nos dix pattes*, une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas. *Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussièreux...* Assises maintenant devant la grille ardente, nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent déchaîné derrière la porte, fond dans nos veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues ... »¹¹⁵

L'auteure donne à voir là « *toute la beauté* »¹¹⁶, véritable (con)fusion des cœurs, des actes, des pensées, des sensations, où humanité et animalité sont définitivement réconciliées en un « nous » universel et unificateur. Colette a des pattes, les chiennes ont des robes. Colette, comme les chiennes, aboie, galope et happe la neige. La joie pure des premiers jours rayonne, déclenchée, rythmée, apaisée par les éléments. Nuit, neige et vent sont les seuls témoins de ce sabbat poétique, qui marque le retour à l'édén originel. La fille de Sido chante ici l'indicible communion des êtres, au sein d'un monde enfin pacifié, et c'est dans ces lignes que gît, toute entière, sa philosophie, et probablement la seule philosophie qui ait jamais valu.

Ainsi soit-elle

L'auteure de *La Naissance du jour* ne fut pas l'immorale que trop d'indélicats dépeignirent, mais au contraire un cœur *vrai*, avec tout ce que cette épithète contient de nouveauté, d'authenticité et de grâce indomptable. Loin de se résumer aux titres mineurs et frivoles auxquels la postérité continue absurdement de la réduire, son œuvre, presque sainte, a la transparence aurorale et l'infinie tendresse des paroles premières, faisant resurgir, sous la désarmante simplicité des choses, leur *bonté* fondamentale. Celle qui put écrire que « *le mot pur ne [lui avait] pas découvert son sens intelligible* »¹¹⁷ fut pourtant un emblème de pureté, et la corruption la froissa chaque fois dangereusement. Colette ne se départit jamais de son orgueilleuse innocence, érigée en bouclier contre les vicissitudes de la vie, ne devant son salut qu'à l'enfance, au souvenir de l'enfance, et donc à la nature, incarnée par Sido, mythique et tutélaire. Elle ne cessa, surtout, de s'émerveiller, et mourut avec l'injonction magique de sa mère sur les lèvres : « *Regarde !* ».

Faut-il s'étonner qu'elle disparût en 1954 ? Ce qui était en train d'advenir, ce qui déjà était à l'œuvre, la flétrissure systématique de la beauté, tout avait, dans le monde, cessé de lui ressembler ; elle était devenue, avec ses cantiques de la vie, inutile. Bertrand de Jouvenel, marqué par cette femme prodigieuse dont on ignore qu'elle fut l'initiatrice de tant de vocations écologistes, devait écrire : « *Que Dieu ait chassé nos parents du paradis terrestre, cela n'est pas croyable, n'étant pas le fait d'un père infiniment bon. Mais que nos parents se soient aveuglés au point de ne plus connaître le caractère paradisiaque de la terre... et que cet aveuglement se renouvelle de génération en génération, de sorte que ce péché originel est péché permanent... cela me paraît vrai.* »¹¹⁸

Colette est allée, sans qu'elle ressentît le besoin de le traduire philosophiquement, au-delà de la compassion ordinaire réservée aux seuls humains, pour l'étendre à l'ensemble des créatures sensibles. Sa vision du monde n'en demeure pas moins profondément naturaliste. Mais au moins fut-elle en ce domaine aussi révolutionnaire que le permettait l'époque. Pour la première fois, la légitimité de la domination humaine sur le reste des vivants se voyait, par elle, contestée, et elle découvrit que notre rage contre la création n'est que le pendant de notre acharnement contre la beauté. De ce crime monstrueux, nous périrons sans doute, comme de n'avoir pas voulu reconnaître en l'animal notre frère, notre égal, notre « *altérité irremplaçable* », comme put l'écrire George Steiner.

Alors, oui, il faut relire Colette, pour réentrevoir l'âme du monde, pour réapprendre l'unité dans l'altérité. Pour ne pas oublier tout à fait ce qui sut, il y a très longtemps, nous rendre *bons*.

Notes

¹ *Mes apprentissages* (1936), Genève, Editions de Crémille, 1970, p. 34.

² *Ibid.*, p. 57.

³ « Autour de moi, choses et gens s'émouvaient. Un peu plus de confiance et de fatalisme m'aidant, un peu plus de télépathie, et j'aurais pu ressentir des chocs favorables, un langage percuté comme celui qu'échangent les mineurs ensevelis [...]. Mais l'heure venait toujours où s'éteignaient les présages, et je réintérais, sans qu'il fût besoin de menace ni de prière, ma vie mal assise et bien dissimulée. Une pareille obstination n'eût-elle pas dû décourager les ouvriers de mon destin et leurs messages ? ».

⁴ *Ibid.*, p. 151, 157.

⁵ *Journal à rebours*, Paris, Fayard, 1941, p. 144.

⁶ *Ibid.*, p. 145.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Sido* (1929), Paris, Editions g.p., coll. Super, 1973, p. 19.

⁹ « Une enfance heureuse prépare mal aux contacts humains, et la mienne se sustentait pleinement entre des proches tendres, un peu fantasques, riches d'eux-mêmes, d'une farouche délicatesse. La sonnerie grêle, au perron de ma maison natale, annonçait l'assaillant, - La Visite ! - et dispersait jusqu'aux chats. [...] Ma mère riait : 'Petits sauvages !' et mirait en nous, secrètement approbatrice, sa propre sauvagerie naturelle. » « Visites », *Quatre saisons* (1925), Genève, Editions de Crémille, 1969, p. 35.

¹⁰ « [Ma fille] est en pleine possession de *ce monde invisible que nous avons tous, jadis, mérité, créé, puis perdu*. Enfant solitaire, elle marche partout accompagnée, comme je fus autrefois, de favoris, de serviteurs et d'adversaires qui sortent quand elle le veut de l'inconnaissable et qu'elle bannit, d'un signe, à la desséchante approche des grandes personnes. » (Je souligne.) « Fantômes », *La Chambre éclairée* (1920), Paris, Fayard, 1987, p. 13.

¹¹ « Noël », « Belles saisons, II ». *Belles saisons* (1945), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1975, p. 77.

¹² *Mes vérités, entretiens avec André Parinaud*, Paris, Editions Écriture, 1996, p. 144. Cet ouvrage est le fruit de la transcription des entretiens de Colette avec le journaliste André Parinaud, enregistrés par la Radiodiffusion sur la chaîne nationale en 1949 et 1950.

¹³ *Mes apprentissages*, p. 47.

¹⁴ *Ibid.*, p. 57.

¹⁵ *Ibid.* « Dix années de Paris, et malgré les apparences, un isolement bien singulier. [...] Je n'aurais pas mis de noms sur deux cents visages ». *Ibid.*, p. 127-128.

¹⁶ *Ibid.*, p. 163.

¹⁷ *Ibid.*, p. 128.

¹⁸ « C'est une terrible époque que la nôtre. [...] Je connais des parents qui soupirent, déconcertés, devant une progéniture qui [...] à douze ans [réclame] une auto, à quinze un fil de petites perles. Scrupuleux, ils s'interrogent, cherchant les responsables de cette maturité précoce qui ressemble à une perversion. [...] Je sais que pour moi 'Jour de l'An' ne se traduisait pas par les mots cadeaux, visites, magasins, souhaits sans ferveur et poches vides... Vides, elles l'étaient quasi, les poches et les mains de qui me venaient pourtant toutes grâces et toutes libéralités. Mais elles accomplissaient des miracles à leur portée. [...] Et comment le transmettre, ce bonheur sans éclats, ce bonheur à flamme sourde, à nos enfants d'aujourd'hui ? Qui donc les a faits avides et blasés comme ils sont ? La vie nouvelle, l'âpre époque, et nous-mêmes. » « Cadeaux de Noël », *Quatre saisons*, p. 31-33.

¹⁹ *Mes vérités*, p. 144.

²⁰ *Sido*, p. 81.

²¹ « Léo [...] a échappé à la musique, puis aux études de pharmacie, puis successivement à tout - à tout ce qui n'est pas son passé de sylphe. A mes yeux, il n'a pas changé : c'est un sylphe de soixante-trois ans. Comme un sylphe, il n'est attaché qu'au lieu natal, à quelque champignon tutélaire, à une feuille recroquevillée en manière de toit. On sait que les sylphes vivent de peu, et méprisent les grossiers

vêtements des hommes : le mien erre parfois sans cravate, et long-chevelu. De dos, il figure assez bien un pardessus vide, ensorcelé et vagabond. Sa modeste besogne de scribe, il l'a élue entre toutes, pour ce qu'elle retient, assise, à une table, sa seule et fallacieuse apparence d'homme. Tout le reste de lui, libre, chante, entend des orchestres, compose, et revole à la rencontre du petit garçon de six ans [qu'il fut]. Il le retrouve aisément, revêt le petit corps agile et léger qu'il n'a jamais quitté longtemps, et il parcourt un domaine mental où tout est à la guise et à la mesure d'un enfant qui dure victorieusement depuis soixante années. » *Ibid.*, p. 80-81.

²² *L'Entrave* (1913), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1989, p. 102.

²³ Voir *infra*, note 26.

²⁴ *Mes apprentissages*, p. 34.

²⁵ *Ibid.*, p. 35.

²⁶ « ... un personnage que j'avais inventé et dont je n'étais pas la dupe. » *Ibid.*, p. 123.

²⁷ « Le miroir », *Les Vrilles de la vigne* (1908), Paris, Editions g. p., coll. Super, 1973, p. 215.

²⁸ *Mes apprentissages*, p. 26.

²⁹ *Ibid.*, p. 47.

³⁰ *La Naissance du jour* (1928), Paris, Editions J'ai Lu, 1969, p. 22-23 (je souligne).

³¹ Cf. note 57, *Mes vérités*, p. 102.

³² *Mes apprentissages*, p. 16-17.

³³ Voir *Mes vérités*, p. 155.

³⁴ Francis Jammes, préface aux *Dialogues de bêtes* (1904), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 10-11.

³⁵ *Ibid.*, p. 13.

³⁶ *Sido*, p. 12.

³⁷ *La Chair*, que Colette joua en 1909 à Paris aux côtés de Georges Wague. Elle incarna des personnages qui lui étaient également proches et familiers : un faune dans *Le Désir*, *l'Amour et la Chimère* (1906), une chatte dans la pantomime du même nom (1912), et joua dans des pièces à elle prédestinées : *Aux innocents les mains pleines*, *Pan*, *La Romanichelle* (1906), *L'Oiseau de nuit* (1912).

³⁸ Maurice Goudekot, *Près de Colette* (1956), Paris, Cercle du Bibliophile, 1966, p. 42.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Journal à rebours*, p. 160.

⁴¹ *Mes vérités*, p. 109. La nudité n'a rien de sensuel, bien au contraire : elle est l'état virginal par excellence. Seul est obscène le regard que l'homme pose sur elle.

⁴² *La Vagabonde* (1911), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1963, p. 206. Colette reprend, à travers l'emploi du verbe « posséder », et sans la remettre en cause, la terminologie misogyne.

⁴³ *Le Blé en herbe* (1923), Paris, Flammarion, coll. GF, 1964, p. 32.

⁴⁴ *La Vagabonde*, p. 36.

⁴⁵ Cité par André Parinaud, in *Mes vérités*, p. 65.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *La Naissance du jour*, p. 33-34 (je souligne).

⁴⁹ Théodore Monod (1902-2000), savant émérite, poète accompli, pacifiste, chrétien et végétarien pour les animaux. Il appartient à cette élite morale par qui l'on espère que l'humain, selon ses propres termes, « s'hominisera ».

⁵⁰ Hélène Picard (1873-1945), poétesse méconnue, végétarienne, auteure notamment de *L'Instant éternel* (1907), *Nous n'irons plus au bois...* (1911), *Les Lauriers sont coupés* (1913), *Rameaux* (1918), *Province et Capucines* (1920) et *Pour un mauvais garçon*. « Chasteté, fierté, pauvreté - elle vécut sur ces trois sommets », écrit d'elle Colette dans l'hommage vibrant qu'elle lui dédia. « Pour Hélène Picard » fut publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} mai 1945 et repris l'année suivante dans *L'Étoile Vesper*.

⁵¹ *Lettres à Hélène Picard*, Paris, Flammarion, 1994, lettre du 15 septembre 1936, p. 184.

⁵² *Ibid.*, lettre, non datée, du mois de septembre 1939, p. 199.

⁵³ *La Naissance du jour*, p. 47-48 (je souligne).

⁵⁴ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 115.

⁵⁵ Jacques Derrida, « 'Il faut bien manger' ou le calcul du sujet », in *Confrontation*, Cahier 20, Paris, Aubier, hiver 1989, p. 102.

⁵⁶ Florence Burgat, *Animal mon prochain*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997, p. 164.

- ⁵⁷ *Lettres à Hélène Picard*, lettre du 29 mai 1941, p. 202.
- ⁵⁸ Voir Théodore Monod, *Le Livre de Théodore. La Naissance du jour*, p. 33.
- ⁵⁹ *Ibid.*, p. 37.
- ⁶⁰ *Sido*, p. 31-32.
- ⁶¹ *Ibid.*, p. 31.
- ⁶² *Ibid.*
- ⁶³ « Insectes et oiseaux vivants », *La Paix chez les bêtes* (1916), Paris, Hachette, coll. Idéal-Bibliothèque, 1985, p. 140.
- ⁶⁴ *Belles saisons*, p. 29-30.
- ⁶⁵ *La Fin de Chéri* (1926), Paris, Flammarion, coll. GF, 1983, p. 77, 79.
- ⁶⁶ *Mes vérités*, p. 112-113.
- ⁶⁷ « La Paix chez les bêtes », *La Paix chez les bêtes*, p. 151.
- ⁶⁸ « Il était poète, et citadin. La campagne, où ma mère semblait se sustenter de toute sève, et reprendre vie chaque fois qu'en se baissant elle en touchait la terre, éteignait mon père, qui s'y comporta en exilé. Elle nous sembla parfois scandaleuse, la sociabilité qui l'appelait vers la politique des villages, les conseils municipaux, la candidature au conseil général, vers les assemblées, les comités régionaux où l'humaine rumeur répond à la voix humaine. Injustes, nous lui en voulions vaguement de ne pas assez nous ressembler, à nous qui nous dilations d'aise loin des hommes ». *Sido*, p. 54.
- ⁶⁹ *Ibid.*, p. 60.
- ⁷⁰ *Ibid.*
- ⁷¹ *Ibid.*, p. 88.
- ⁷² *La Naissance du jour*, p. 72.
- ⁷³ « Jour gris », *Les Vrilles de la vigne*, p. 128.
- ⁷⁴ *Ibid.*
- ⁷⁵ *Sido*, p. 74.
- ⁷⁶ *Mes vérités*, p. 194.
- ⁷⁷ En référence au chef-d'œuvre éponyme.
- ⁷⁸ *Sido*, p. 22.
- ⁷⁹ « Le 1^{er} mai, comme mes camarades de catéchisme, je couchai le lilas, la camomille et la rose devant l'autel de la Vierge, et je revins fière de montrer un 'bouquet béni'. Ma mère rit de son rire irrévérencieux, regarda ma gerbe qui attirait les hannetons au salon jusque sous la lampe : - Crois-tu qu'il ne l'était pas déjà, avant ? ». *Ibid.*, p. 33.
- ⁸⁰ *La Naissance du jour*, p. 23.
- ⁸¹ *Belles saisons*, p. 17.
- ⁸² D'après la nouvelle du même nom, dans *Journal à rebours*.
- ⁸³ *La Naissance du jour*, p. 57.
- ⁸⁴ *Ibid.*
- ⁸⁵ Goudekert rapporte que « Colette disait vous à ses bêtes, leur parlait français et non pas susucre. » *Près de Colette*, p. 49.
- ⁸⁶ En référence à l'essai éponyme de Florence Burgat, paru en 1997 aux éditions Odile Jacob.
- ⁸⁷ *La Naissance du jour*, p. 60.
- ⁸⁸ *Ibid.*
- ⁸⁹ *Près de Colette*, p. 46.
- ⁹⁰ *L'Enfant et les sortilèges* (1925), Paris, Fayard, 1989, p. 260.
- ⁹¹ Dont chasse (« Que le pied puissant et sec du cerf, occis parmi les larmes qu'il versa, que le petit sabot délicat du chevreuil, rapporté gorge ouverte et col ballant comme un enfant assassiné, reviennent la nuit et foulent à jamais les rêves [du chasseur]. » « Poil et plume », *Quatre saisons*, p. 75), vivisection (« Des esprits investigateurs, qui se réclament de la science, pourront [...] débiter [des chiens] vivants en menus tronçons, les laisser tomber de haut pour voir s'ils se cassent en tombant, ou les priver de sommeil en vue d'une documentation tortionnaire, pendant seize jours et seize nuits consécutifs. » « Bêtes », *Aventures quotidiennes* (1924), Genève, Editions de Crémille, 1969, p. 161), dressage (« Ils ignorent, les spectateurs difficiles, que la vie des bêtes savantes se passe à attendre, et qu'elles s'y consomment. » « Chiens savants », *La Paix chez les bêtes*, p. 80) ou captivité (« La condition des bêtes sauvages encagées, si l'on s'y arrête, est un tourment pour l'esprit. » « Jardin zoologique », *ibid.*, p. 96).

⁹² *Près de Colette*, p. 46-47. La réaction de Colette fut identique à celle de ce vieil homme qui put dire, au chasseur qui venait récupérer sa victime : « Monsieur, est-ce que vous avez songé qu'un jour, dans ce monde ou dans l'autre, vous pourriez être, à votre tour, le gibier ? » (« Poil et plume », *Quatre saisons*, p. 76). Et le chasseur, de ce jour, ne chassa plus.

⁹³ De ces chevaux martyrs, Colette parlera encore dans « Bêtes » qui est, avec « Écureuil », certainement son plus grand réquisitoire : « Le limonier pèse, de tout son poids, sur le collier, le cheval de flèche se ramasse sur ses jarrets postérieurs, et... le tombereau ne bouge pas. [...] Les fouets, en lanière de cuir - je les croyais proscrits par ordre ? - commencent leur office. [...] Impuissants, vernissés de sueur, les barres saignantes, les beaux chevaux de trait éperdus endurent tout ce que la créature humaine, ignorante de l'animal, ignorante du métier qu'elle prétend exercer, invente. [...] C'est un vilain spectacle que celui d'un homme armé, qui sévit contre une bête sans défense. L'immobilité du passant, que sa curiosité retient auprès d'un camion trop chargé, constitue une des *immoralités* de la rue. » (Je souligne.) « Bêtes », *Aventures quotidiennes*, p. 163-164.

⁹⁴ « Bella-Vista », *Bella-Vista* (1937), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1989, p. 57.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 60 (je souligne).

⁹⁶ « À ses pieds gisaient les dix-neuf perruches mortes. Assassinées est un mot qui rendrait mieux le caractère frénétique de leur destruction, une sorte de mâchage particulièrement affreux. La chienne flaira de loin les oiseaux et se rangea derrière mes talons. » *Ibid.*, p. 67.

⁹⁷ « Bêtes », *Aventures quotidiennes*, p. 161.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 164-165.

⁹⁹ *La Naissance du jour*, p. 57.

¹⁰⁰ « Bêtes », *Aventures quotidiennes*, p. 161-162.

¹⁰¹ « Écureuil », *Prisons et paradis* (1932), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1973, p. 15-19.

¹⁰² Le véganisme, néologisme issu de l'anglais *veganism*, est, au-delà d'un style de vie et d'une pratique alimentaire qui excluent tout produit d'origine animale, un engagement moral en faveur de l'abolition de toute forme d'exploitation des animaux. Né en 1954 aux États-Unis, professeur de droit et philosophe, Gary L. Francione est actuellement le penseur le plus radical du mouvement des droits des animaux. Le véganisme et la non-violence constituent les principes de base de la théorie abolitionniste dont il est l'initiateur, laquelle vise au bannissement de toute forme d'exploitation animale et, par là-même, à la reconnaissance de l'égalité de l'ensemble des êtres sensibles considérés en tant qu'individus. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Animals, Property, and the Law*, *Rain Without Thunder: The Ideology of the Animal Rights Movement*, *Introduction to Animal Rights: Your Child or the Dog?* ou encore *Animals as Persons: Essays on the Abolition of Animal Exploitation*.

¹⁰³ *La Chatte* (1933), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1997, p. 107.

¹⁰⁴ C'est ainsi qu'elle parle de « la personne chat », dont on sait qu'il fut son animal de prédilection. *Le Fanal bleu* (1949), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1988, p. 29. Autre exemple : « [Le paon] [...] a toujours les bras croisés sur le dos ». « Les paons », *Prisons et paradis*, p. 10.

¹⁰⁵ « ... et la chatte se mit, sans motif apparent, à me sourire. » *La Naissance du jour*, p. 78.

¹⁰⁶ *La Chatte*, p. 36. Colette ajoute à propos du héros : « Il n'en était pourtant pas encore à penser 'ressemblance' au lieu de 'compréhension', car il appartenait à un milieu humain qui s'interdit de reconnaître et même de concevoir ses parentés animales. » (*ibid.*, p. 36-37).

¹⁰⁷ *Près de Colette*, p. 36.

¹⁰⁸ « Serpents », *Prisons et paradis*, p. 8-9 (je souligne). Une expérience presque identique est relatée dans « Les couleuvres », in *La Paix chez les bêtes*. Là, c'est en touchant la couleuvre que Colette en fait une amie définitive.

¹⁰⁹ *Près de Colette*, p. 46.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *La Naissance du jour*, p. 57-58.

¹¹² *Journal à rebours*, p. 159-160.

¹¹³ « Je n'ai plus envie de me marier avec personne, mais je rêve encore que j'épouse un très grand chat. » *La Naissance du jour*, p. 59-60. On pourrait penser, en lisant ces lignes, à Rachilde, mais là où l'auteure de *L'Animale* introduisait un climat d'horreur et de perversion, Colette n'y chante que la pure vérité de son moi.

¹¹⁴ « Un enfant, moi ! Par quel bout ça se prend-il ? Sûr, si j'accouchais de quelque chose, ce serait d'un bébé-bête, poilu, tigré, les pattes molles et les griffes déjà dures, les oreilles bien plantées et les yeux horizontaux, comme sa mère... » Colette, *La Retraite sentimentale* (1907), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1972, p. 91.

¹¹⁵ « Rêverie du nouvel an », *Les Vrilles de la vigne*, p. 107-108 (je souligne).

¹¹⁶ C'est ainsi qu'Hélène Picard désigne son amie en dédicace, sur un exemplaire des *Rameaux* : « À Colette qui est toute la beauté ». Voir *Lettres à Hélène Picard*, note 3, p. 19.

¹¹⁷ *Le Pur et l'impur* (1932, 1941), Paris, LGF, coll. Le Livre de Poche, 1988, p. 189.

¹¹⁸ Interview de Jean-Louis Ezine, « Bertrand de Jouvenel : l'Esprit des bois », *Les Nouvelles littéraires*, 15 juillet, 1976, p. 3. ²⁷ « Le miroir », *Les Vrilles de la vigne* (1908), Paris, Editions g. p., coll. Super, 1973, p. 215.